

Postface

Un monde essentiellement mental

Par Jocelin Morisson

Le remarquable travail exposé dans ce livre appelle une révision drastique de nos conceptions scientifiques et philosophiques de la nature de la réalité.

Les chercheurs de terrain ont besoin d'un cadre théorique dans lequel puissent s'inscrire les observations effectuées et ce cadre oriente lui-même l'approche phénoménologique de ces manifestations. La connaissance a toujours progressé en intégrant ce qui apparaissait comme des « anomalies » dans le cadre conceptuel en vigueur à une époque donnée. Il en fut ainsi de la révolution einsteinienne qui a *relativisé* la mécanique newtonienne, puis de la révolution quantique qui a bouleversé nos conceptions de la matière et de la lumière. Il est aisé de remonter le fil de l'histoire des sciences pour constater que ce processus est à l'œuvre depuis l'origine de la science moderne que l'on peut situer en Grèce antique il y a 2500 ans. Si les anomalies ne manquent pas en science aujourd'hui, force est cependant de constater qu'une remise en question du modèle dominant est particulièrement difficile, parce qu'on juge que ce modèle est performant pour décrire le monde et surtout qu'il a donné lieu à des progrès technologiques incontestables. Le modèle matérialiste-physicaliste, qui donne la primauté à la matière, apparaît donc indéboulonnable tant il semble évident que nous vivons dans un monde composé de matière, avant tout.

C'est pourtant oublier ce que le philosophe Michel Bitbol a appelé « le point aveugle » de la science. Le projet de la science à son origine est de parvenir à une description « objective » du monde, c'est-à-dire qui soit indépendante de l'observation, qui ait une existence en elle-même et par elle-même. Pour ce faire, le sujet a été mis de côté ; on a, en effet, tout simplement « occulté » le fait que toute observation requiert un sujet conscient pour se manifester. Or, tout raisonnement scientifique part de l'observation directe ou indirecte – via des instruments qui sont des extensions de nos sens –, soit une interaction entre quelque chose qui se produit, d'une part, et la conscience de l'observateur, d'autre part. Puis on est passé de cette occultation à un oubli pur et simple du

sujet qui n'a fait une réapparition qu'au moment des observations étranges de la physique quantique, lesquelles semblaient « dépendre » de l'observateur, en tout cas du mode d'observation.

Au cours des cent dernières années, ce principe n'a cessé d'être confirmé par de multiples expériences, pour parvenir au constat sans appel qu'un même phénomène peut apparaître de façons différentes à deux observateurs. Le philosophe et scientifique Bernardo Kastrup en est ainsi venu à distinguer l'objectivité forte de l'objectivité faible. La seconde désigne les cas où une observation est effectuée par plusieurs personnes et ne peut être modifiée par un acte individuel de cognition. Mais l'objectivité forte, qui suppose l'existence de phénomènes entièrement indépendants de l'acte d'observation, n'existe tout simplement pas si l'on interprète correctement les expériences les plus récentes de physique quantique, lesquelles amènent finalement à renoncer au « réalisme » en philosophie.

Des phénomènes qui brisent les frontières entre le subjectif et l'objectif

Comme je l'ai écrit par ailleurs¹, les faits d'observation et d'expérience liés au phénomène ovni et autres phénomènes évoqués dans ce livre nous plongent dans un domaine intermédiaire entre le matériel et l'immatériel, entre le physique et le psychique, entre le réel et l'imaginaire, un espace où ces opposés se confondent et que Patrick Harpur et Bernardo Kastrup appellent « daïmonique » (en référence au daïmon socratique et largement évoqué dans les pages qui précèdent). S'appuyant sur Jung, Bernardo Kastrup écrit : « *Quand les contenus symboliques, métaphoriques et souvent absurdes des parts inconscientes de la psyché émergent dans la conscience, ils semblent au moins aussi réels que le monde matériel, littéral autour de nous.* » Dans cet espace daïmonique, la pensée procède analogiquement et non plus analytiquement, métaphoriquement et non plus causalement.

À la suite de Carl Jung et Jacques Vallée, le psychiatre John Mack a également parlé d'une « troisième zone » qui viole les frontières entre le subjectif et l'objectif. Selon lui, le phénomène ovni, et en particulier les cas d'abductions

¹ Je reprends ce paragraphe de ma postface du livre *Ovnis et Conscience*, réédition 2021, JMG.

qu'il a étudiés, est en quelque sorte « conçu » pour briser cette séparation, qui n'est qu'illusion. « Conçu », non pas au sens téléologique du terme, c'est-à-dire voulu par une quelconque entité créatrice, mais comme un mode spontané de compensation qui produit le « choc ontologique » nous obligeant à cet élargissement de la conception de ce qui est réel. Cette troisième zone qui est aussi une zone grise n'est pas sans évoquer le concept d'imaginal d'Henry Corbin, inspiré du soufisme, et selon lequel l'imagination a aussi « *une fonction noétique et cognitive propre* » qui donne accès à « *une autre région et réalité de l'être* ».

Carl Jung a magistralement pensé cette continuité entre le domaine physique et le domaine psychique, baptisant *Unus Mundus* cet ensemble psycho-physique au sein duquel se manifestent les fameuses synchronicités mais aussi les phénomènes de type poltergeist et finalement tout ce qui est évoqué dans ce livre.

Bernardo Kastrup a titré « *Du sens dans l'absurde* »² son essai consacré à ces phénomènes et à leurs implications philosophiques. Une réflexion qui n'est pas sans faire écho à celle de Raymond Moody – le fameux redécouvreur des Expériences de Mort Imminente – dans son ouvrage intitulé « *Donner du sens au non-sens* »³. Selon ces travaux et bien d'autres, un pas majeur sera franchi lorsque nous aurons été capables de dépasser la logique binaire qui sous-tend tous nos raisonnements, en tout cas dans la pensée occidentale triomphante. Les choses ne sont pas seulement vraies ou fausses dans l'absolu mais peuvent être vraies dans un certain contexte. Par exemple, quand un voyageur de l'astral affirme qu'il rencontre lors de ses escapades psychiques aussi bien des rêveurs que des défunts, mais aussi des êtres venus d'ailleurs, d'autres mondes, d'autres dimensions de la réalité... Faut-il rejeter purement et simplement de telles allégations dans les poubelles de la connaissance ? L'ensemble des états dits « élargis » de conscience pointe vers une réalité psychique qui a sa propre logique et sa propre ontologie. S'appuyant sur Thomas Kuhn, penseur de « la structure des révolutions scientifiques » et de la notion de « changement de paradigme », Michel Bitbol écrit : « *Selon Kuhn, changer de paradigme scientifique c'est aussi changer de monde. (...) Changer de monde, dans*

² Bernardo Kastrup, *Meaning in absurdity. What bizarre phenomena can tell us about the nature of reality.* non traduit, Iff Books, 2012.

³ Raymond Moody, *Donner du sens au non-sens*, Guy Trédaniel éditeur, 2016.

l'acception la plus ambitieuse de cette expression, ce n'est pas seulement modifier l'emplacement, le rapport mutuel et le cadre légal des objets qui le peuplent. C'est aussi et surtout refondre les objets eux-mêmes ; c'est aller jusqu'à altérer le découpage de ce qui arrive en une multitude d'entités stables porteuses de déterminations. C'est en somme changer d'ontologie. »

Pour Bernardo Kastrup, les incursions métaphoriques de ce qui semble absurde sont des manifestations de la psyché collective dans notre réalité consensuelle, et il est donc probable qu'il s'agit d'une opportunité pour notre espèce d'apprendre de ce que ces manifestations nous présentent. La leçon la plus importante est que le monde de la matière tel que nous le percevons est, en fait, une construction de notre esprit. Par conséquent nous ne pouvons pas discréditer ces incursions comme étant de faux aspects de la réalité ou des illusions... Dès lors, souligne Bernardo Kastrup, *« la prochaine étape de notre aventure humaine doit être fondée sur un nouveau type de logique "illogique" : une logique où l'ambiguïté règne et où le constructivisme est le moteur de la réalité. Elle nécessitera une adaptation difficile - peut-être douloureuse - de notre conscience égotique et un abandon de certaines des prémisses les plus chères de notre vision scientifique du monde. Pourtant, elle ne doit pas nécessairement entraîner une plongée dans le désordre ; au contraire, elle peut permettre un élargissement des possibilités : l'adoption de degrés de liberté plus élevés dans l'ordre sous-jacent de la réalité, qui ont toujours été là, mais non perçus consciemment. Notre avenir peut être apparenté à un rêve ; un monde où l'imagination est moins contrainte et pourtant solide, palpable. La transition vers ce prochain paradigme majeur ne peut pas être quelque chose qu'une élite intellectuelle prononcera solennellement depuis une tribune pour nous rassurer tous. Il doit, au contraire, s'agir d'un processus non linéaire fondé sur l'expérience directe. »*

Le monde tel qu'il nous apparaît est la projection d'un « arrière-monde » qui est de nature mentale

Les réflexions les plus récentes en philosophie des sciences, psychologie ou métaphysique, émanant de chercheurs anglo-saxons comme Bernardo Kastrup, Steve Taylor, Robert Pippin, Tim Freke, Iain McGilchrist et beaucoup d'autres, amènent à décrire une réalité dans laquelle la conscience est première. L'espace-

temps n'est qu'une couche relativement superficielle de la nature qui dépend de processus sous-jacents plus fondamentaux. Le monde tel qu'il nous apparaît est la projection d'un « arrière-monde » et, selon Bernardo Kastrup en particulier, celui-ci est de nature mentale par excellence.

Depuis Platon et son allégorie de la caverne, cette idée ne cesse de refaire surface dans l'histoire de la pensée. Elle est d'ailleurs plus ancienne encore puisque Platon se serait lui-même inspiré des enseignements pythagoriciens et cette idée est au cœur-même des dix Upanishads majeurs de l'hindouisme, composés entre 800 et 500 avant notre ère. Selon Kastrup, sans extension spatio-temporelle, toute la nature s'effondrerait en une singularité sans différenciation interne et donc sans structure. Les choses et les événements ne peuvent être distingués les uns des autres que dans la mesure où ils occupent différents volumes d'espace et différents instants. C'est pourquoi Schopenhauer notamment parlait de l'espace-temps comme un *principium individuationis*, ou principe d'individuation (sans lien avec le concept jungien du même nom). Pourtant, la nature est bien dotée d'une structure, qui se traduit par des régularités de comportements qui ont un caractère de répétabilité et de prédictibilité. Or, si l'espace-temps lui-même n'est pas la réalité fondamentale, comme le suggère fortement nombre d'observations issues de la physique de pointe, qu'est-ce qui donne à la nature sa structure ? « *Comment devons-nous penser les fondations irréductibles de la nature à la fois comme manquant d'extension et comme ayant une structure ?* », interroge Bernardo Kastrup. Il s'agit selon lui du dilemme de la science moderne le moins reconnu et le moins discuté.

Sa proposition théorique pour répondre à cette question est que l'essence même de l'arrière-monde est de nature *sémantique*, telle une base de données reliées entre elles par le sens. En elles-mêmes et par elles-mêmes, ces associations existent sans extensions spatio-temporelles, mais elles peuvent être « projetées » sur l'espace-temps pour lui donner une structure. Quid de la causalité, en vertu de laquelle un effet suit une cause dans le temps ? Alan Watts propose la métaphore suivante : imaginons que nous regardons à travers une fente dans une palissade ; un chat passe de l'autre côté et nous voyons d'abord sa tête, puis sa queue. Sans concept global de « chat », nous pourrions inférer que la tête *cause*

la queue. Le temps lui-même est aujourd'hui défini comme une propriété émergente – mais non fondamentale – de la nature « granulaire » de l'espace.

Derrière l'apparente extension spatio-temporelle des choses et des événements se trouve donc l'ensemble des associations sémantiques possibles, dont nous ne percevons qu'une section à chaque instant en n'importe quel point de l'espace, comme derrière une fente. On peut d'ailleurs pousser la métaphore et voir le cerveau comme une palissade percée de fentes qui s'élargissent lors des fameux états modifiés de conscience donnant accès à plus d'information qu'à l'ordinaire. C'est bien sûr la théorie du filtre chère à William James ou Henri Bergson qui est ici reformulée. Kastrup reconnaît que d'autres ont proposé que l'essence des choses soit constituée de relations mathématiques, ou d'un océan d'information. Mais il s'agit toujours et encore de notions qui n'ont de sens que pour une conscience. Dès lors, pourquoi ne pas admettre directement, avec les spiritualités orientales, que derrière l'apparence des choses se trouve un océan de « pure conscience » ? Et force nous est de reconnaître que le sens, la signification, est un phénomène intrinsèquement mental. *« L'univers est un réseau d'associations sémantiques dans un champ d'activité mentale naturelle et spontanée, car l'esprit est le seul substrat ontologique dont nous savons qu'il n'est pas étendu »*, conclut Bernardo Kastrup. On peut reformuler cette proposition en disant que la notion d'esprit ou de conscience n'a pas d'extension spatio-temporelle ; elle est au-delà de l'espace et du temps et, à ce titre, elle est présente en tout point de l'espace et du temps. Un univers sans extension structuré par le sens est donc nécessairement un univers mental. Ce n'est pas un univers qui *« réside uniquement dans nos esprits individuels »*, mais *« qui consiste en un champ d'activité mentale naturelle et spontanée dont les dispositions et aptitudes intrinsèques nous sont connues en tant que lois de la nature. »*

La conscience individuelle et la conscience primordiale ne feraient qu'une

Avec sa théorie dite de « l'idéalisme analytique », Bernardo Kastrup réhabilite les vérités profondes de l'advaita vedanta, cette philosophie de la non-dualité consolidée au VIII^e siècle à partir d'une relecture exégétique du Rig-Veda (entre 1500 et 900 av. J.-C.) et des Upanishads indiennes. Au cœur de ces enseignements se trouve l'idée fondamentale que la conscience individuelle et la

conscience primordiale ne font qu'une, que l'absolu (brahman) et le relatif (atman) ne sont pas distincts. William James fut profondément impressionné par cette philosophie telle qu'elle lui fut présentée par Swami Vivekananda lors de son voyage aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle. Au nom de sa doctrine pragmatiste qui avait d'immenses résonnances avec la pensée de Vivekananda, il finit cependant par écarter cette pensée comme un monisme mystique centré sur l'essence unique des choses mais ignorant la pluralité de leurs manifestations. L'advaita vedanta ne rejette pourtant pas la multiplicité du monde des apparences, au contraire, et postule seulement qu'il ne s'agit que de cela : des apparences, un phénomène né d'un noumène, mais les deux ne font qu'un. William James a lui aussi été victime de la logique binaire aristotélicienne en prenant au pied de la lettre la proposition selon laquelle la *maya* est illusion. Chez Husserl ou Schopenhauer, le noumène affleure dans le phénomène et l'essence des choses nous est alors accessible par l'intuition, « *lorsque l'agitation des mots et des concepts cesse* » (ou lorsque l'*intellectus* prend le pas sur la *ratio*, diraient d'autres, à partir de Thomas d'Aquin).

Avec l'idéalisme philosophique, nous avons un cadre fécond pour rendre compte de cette double continuité psycho-physique et nouménale-phénoménale. En s'inscrivant en son sein, la science des phénomènes « frontières » tels que ceux exposés dans ce livre ne peut que s'y épanouir.